

L'une est née en 1987, l'autre en 1991. La biennale d'Istanbul a donc de petits airs de sœur aînée par rapport à celle de Lyon. D'autant plus qu'elle a su très vite s'imposer dans le paysage international. La fondation privée IKS, initiatrice de l'événement stambouliote, a réussi son coup depuis deux décennies déjà : mettre la Turquie sur la carte de l'art contemporain international et susciter pour sa scène locale une curiosité planétaire. De là à donner du pays une image moderne, comme tous les grands collectionneurs privés qui soutiennent l'événement, bourgeoisie éclairée et laïque née sous Atatürk, en rêvent ? La politique menée récemment par Erdoğan a ruiné des décennies d'effort. Du côté de Lyon, là aussi, la biennale créée par Thierry Raspail, directeur historique du musée d'art contemporain de la ville (MAC Lyon), a participé du *city branding*. Mais elle échoue à attirer un public vraiment international, malgré la singularité de ses projets. Est-elle fragilisée par le départ à la retraite de Thierry Raspail et la valse-hésitation des tutelles quant à la pérennité de la manifestation ? Elle est en tout cas à un tournant de son histoire.

Nous voilà donc en 2019 avec, d'un côté, le célèbre théoricien – et chroniqueur de *Beaux Arts Magazine* – Nicolas Bourriaud à la tête de la 16^e biennale d'Istanbul et, de l'autre, une équipe de sept jeunes commissaires d'exposition affiliés au Palais de Tokyo. À ma gauche, l'un des auteurs les plus influents de l'art contemporain des vingt

dernières années, qui révolutionna la pensée avec son essai *Esthétique relationnelle* ; à ma droite, Adélaïde Blanc, Daria de Beauvais, Yoann Gourmel, Matthieu Lelièvre, Vittoria Matarrese, Claire Moulène et Hugo Vitrani. Des curateurs brillants mais moins expérimentés, qui ont dû faire avec l'absence de direction pendant la moitié de la préparation de leur projet : l'ex-président du Palais de Tokyo Jean de Loisy a quitté ses fonctions pour prendre la tête des Beaux-Arts de Paris en décembre dernier, et sa remplaçante Emma Lavigne n'a été nommée qu'en juillet (idem au MAC Lyon, autre pilote de l'événement, dont la direction est restée vacante presque un an avant que ne soit nommée Isabelle Bertolotti). Autogestion contrainte, donc, pour cette équipe qui a désiré faire collectivement le choix de ses artistes, tous soumis au vote à la majorité. D'où la sensation de très grand hétéroclisme qui se dégage de leur double exposition, aux usines Fagor et au MAC Lyon ? Les pièces fortes y luttent pour se dégager d'œuvres plus évanescences, les lignes directrices sont difficiles à lire. Bourriaud, au contraire, a fait preuve d'autorité, au sens d'auteur.

Désastre écologique oblige, Istanbul et Lyon ont abordé des problématiques extrêmement proches, remettant toutes deux l'homme à sa place : celle d'un simple occupant de la planète parmi une infinité d'autres, qui ferait bien de renouer le dialogue avec les autres règnes. Le propos de la biennale d'Istanbul est ainsi relativement limpide : «Ce n'est pas une exposition sur l'écologie, mais sur la façon dont



À Istanbul

CI-CONTRE

Johannes Büttner
The Possibility of Another Life Expresses Itself Directly in a Cop Car on Fire and Obliquely in the Faces of my Friends [détail], 2019

Des cyborgs ? Ils en ont l'allure mais sont en fait sculptés dans la glaise. Des géants au corps d'argile.

CI-DESSOUS

Ozan Atalan
Monochrome, 2019

Ce buffle d'eau est une espèce endémique de la région d'Istanbul et a quasiment disparu depuis les travaux pharaoniques du nouvel aéroport. L'artiste turc lui creuse courageusement une tombe.



À Lyon

Bianca Bondi
The Sacred Spring and Necessary Reservoirs, 2019

L'artiste s'est inspirée du passé des usines Fagor, qui produisaient de l'électroménager, pour mettre en scène une cuisine toute simple mais ravagée par le sel. *Home salted home!*

Istanbul

cette nouvelle ère géologique, l'anthropocène, change nos modes de perception.» Le titre de la biennale, «Le septième continent», y fait une allusion très directe, évoquant ce vortex d'objets en plastique qui pollue le Pacifique. Mais, avertit-il, «ce septième continent est un territoire très concret et mouvant autant que symbolique et abstrait. Il est notre inconscient collectif ; loin de se borner à l'océan, il est partout autour de nous.»

L'ambition des commissaires lyonnais, résumée par leur chef de file Yoann Gourmel, est tout aussi passionnante : «Nous nous sommes beaucoup inspirés des problématiques de l'anthropologie contemporaine, notamment à partir des lectures de Tim Ingold ou Philippe Descola. Ils définissent le paysage comme un ensemble de relations qui peuvent se passer de l'homme, où toute hiérarchie est abolie. De là de grandes familles d'œuvres qui témoignent d'autres rapports au vivant, de notre relation à ce que l'on produit, distribue et saccage, de la place de l'homme dans l'univers, voire son absence. Bref, nous avons tenté de restituer l'expérience de la complexité du monde par une poétique de la relation. S'intéresser aux bactéries, au corps comme lieu d'échange aussi bien qu'au corps social.» Peu d'œuvres à Lyon parviennent cependant à incarner ce principe. Mais l'on retiendra celle de Felipe Arturo, qui explore, par le biais de films et d'installations d'objets et de senteurs, l'histoire mondiale du café. Ou celle de Thomas Feuerstein, laboratoire fascinant où un alchimiste fou tente de restituer

à Prométhée un foie nouvelle génération. À Istanbul, ce dialogue avec le vivant s'incarne dans le film touchant de Jonathas de Andrade, par exemple, qui montre des pêcheurs du Nordeste brésilien tenir tendrement dans leurs bras des poissons pour les accompagner dans leur agonie. Ou cette autre vidéo de Rashid Johnson : un duo de danseurs filmés au cœur d'une clairière dans une chorégraphie qui fusionne avec l'environnement et évoque le rêve des avant-gardes du début du XX^e siècle. Avec un sens du montage d'images complètement débridé, Mika Rottenberg donne une vision déjantée de la question de la communication avec le vivant dans sa vidéo *Spaghetti Blockchain* : alternance d'images montrant une machine folle, où les objets fondent, brûlent, s'écrasent, parodie néo-chaplinesque de la société de consommation, et de scènes tournées dans la steppe mongole, portées par des mélodées de chanteurs de gorge. Pour l'artiste, c'est simplement une mise en scène «de différentes idées de ce qu'est la matière, ou différentes manières d'interagir avec elle».

Produire in situ, un exercice périlleux

À Lyon comme à Istanbul, pas question de créer hors sol. En choisissant de s'implanter dans une usine d'électroménager de 29 000 m², les commissaires du Palais de Tokyo n'ont pas cherché à faire fi de son passé, ni de ses fantômes. Les lauréats du post-diplôme art de Lyon ont constitué dans l'entrée un bureau des pleurs, envahi de sable, où ils

▶▶

À Lyon

CI-DESSOUS

Stéphane Thidet

Le Silence d'une dune, 2019

Une moto qui tourne en rond sans fin sur une dune désolée de chaux: la parabole d'un monde qui va à toute berzingue à sa perte?

CI-CONTRE

Thomas Feuerstein

Prometheus Delivered, 2017-2019

Un laboratoire autour de la figure de Prométhée, condamné à se faire dévorer le foie chaque jour. Utilisant des bactéries mangeuses de pierre et des ustensiles pseudo-scientifiques, l'artiste tente de créer un organe artificiel qui permettrait au héros grec de trouver enfin la paix.



parenthèse, une rivière fluo de Minouk Lim, la sublime installation vidéo de Lee Kit, qui travaille au cœur de la disparition des images, et un marasme savonneux sculpté au sol par Nicolas Momein. Entre apesanteur et dérégulation, le marais mouvant de notre inconscience. Car c'est bel et bien un paysage qu'ont tenté de composer les acteurs du Palais de Tokyo. Leur première halle est hélas beaucoup plus chaotique. Aucune cimaise, aucun cheminement obligé: pourquoi pas? Mais trop souvent les pièces s'entrechoquent et s'embrouillent plutôt que de construire un espace. La dune de chaux de Stéphane Thidet semble paumée au fond de la halle, les délicates dentelles de métal de Bronwyn Katz frôlent l'invisible. Quant aux ronces d'aluminium de Jean-Marie Appriou, on aurait rêvé qu'elles contaminent tout l'espace, plutôt que d'être cantonnées dans un coin. Au MAC Lyon, qui abrite le second volet de la biennale, le paysage est en revanche au rendez-vous: envahi par les griffures bleues de Renée Levi, le musée se fait horizon.

Le parcours conçu par Nicolas Bourriaud est en revanche plus structuré, presque trop, même s'il a dû changer de lieu in extremis, de l'amiante ayant été détecté sur le site initialement prévu. Chaque artiste a droit à sa cellule et participe d'une démonstration. En incipit, trois «vivariums» de la jeune Croate Dora Budor: elle y fait flotter dans une lumière crépusculaire poussières et pigments, qui composent comme des cratères. Ces abstractions 3D sont en fait une

interprétation des brumes de William Turner qui, à ses yeux, capta en pionnier les effets de la pollution de la révolution industrielle sur l'atmosphère. Agnieszka Kurant cristallise en un geste toute la problématique: elle a créé une sculpture à partir d'un bloc de peintures sédimentées venant d'une usine automobile, qu'elle a polie par endroit telle une agate. Si des archéologues du futur venaient à la découvrir, ils y verraient un vrai marqueur de l'anthropocène. Plus le parcours se poursuit, plus la folie s'empare des formes, jusqu'à un désordre total au dernier étage. Au milieu, une installation de Simon Fujiwara sert d'avertissement. À partir de motifs abandonnés et trouvés sur des parcs de loisirs de Turquie, l'artiste a composé une maquette de ville aussi lisse que terrifiante. École, prison, sex-club, temple, marché, musée tout comme il faut avec ses *Nymphéas*, son Koons et sa déco Mickey: *It's a Small World* donne à voir «ce sentiment de joie et d'intense facilité qu'autorise l'hyperlibéralisme, tout en nous soumettant à l'intense brutalité d'un hypercontrôle. Regardez ce sex-club: homosexualité, SM, tout est permis. A priori, on est très loin d'une société fasciste. Mais tout est contrôlé.»

Le pétrole, mécène de la conscience écolo

Comment évoquer les ravages de l'anthropocène en se faisant financer par des mégapoussances industrielles? Ni Istanbul ni Lyon n'échappent à ce dilemme. Pour la >>>

À Istanbul



CI-DESSUS

Monster Chetwynd

The Gorgon's Playground, 2019

Sur Büyükkada, la plus grande des îles des Princes, à quelques kilomètres de la côte, le temps semble s'être arrêté. Une poignée de demeures ottomanes sortent de leur sommeil pour accueillir les monstres et cauchemars des artistes.

À DROITE

Norman Daly

Civilization of Llhuros, 1972

La révélation d'Istanbul! Dans le secret le plus total, cet Américain a créé de A à Z une civilisation, qu'il a précieusement mise sous vitrine.



donnent à entendre notamment les témoignages des anciens ouvriers. Bianca Biondi leur rend aussi un poétique hommage en mettant en scène une cuisine rongée par le sel, ruine d'un monde que l'on tenterait tant bien que mal de préserver. La chorégraphie de corps spectraux, suspendus au bâtiment par de longs tissus gris, montée par Malin Bülow, réveillait aussi cette mémoire. Pour tenter de tirer un maximum du site, l'équipe a choisi de produire la quasi-totalité des pièces in situ. Ce qui rend l'exercice périlleux, forcément. Mais on peut leur savoir gré d'être allé chercher en Corée du Sud, au Vietnam, en Thaïlande, au Zimbabwe ou en Colombie de jeunes talents jamais exposés en France.

Le contexte stambouliote est bien différent, où se pose la question de la liberté de création dans une semi-dictature. Les arts plastiques sont-ils dans une bulle (certes toute relative) qui leur permet certaines libertés, comme nous l'ont expliqué quelques-uns de ses représentants? Sans doute, mais comme toute bulle, elle est immensément fragile. Pendant quatre ans, ils se sont sentis bien abandonnés par l'attention internationale. Cette biennale marque le retour d'amateurs d'art du monde entier en Turquie et insuffle un certain espoir. D'autant plus que Nicolas Bourriaud a su dénicher de nombreux talents sur place, comme Deniz Aktaş ou Ozan Atalan. Ce dernier a posé sur une stèle de béton le squelette blanchi d'un buffle d'eau. À côté, un film explique que cette espèce endémique a été exterminée par

les travaux du nouvel aéroport de la ville (le deuxième plus grand au monde): en sortant de la salle, on aperçoit par la fenêtre la folie bétonnière de la Turquie ainsi que les colossaux chantiers du prochain musée Istanbul Modern (par Renzo Piano) et ceux d'un immense centre commercial.

Mais contrairement à Lyon, Istanbul ne privilégie pas la production. Les jeunes talents se mêlent à des anciens, voire à des morts, notamment au Pera Museum, deuxième site de la biennale. On y découvre une installation incroyable de Norman Daly. Un total inconnu, professeur de Cornell University qui, dans les années 1970, a donné naissance à toute une civilisation. Il nous en livre sous vitrine les témoignages archéologiques, avec force cartels. Mais à bien y regarder, on comprend que ces idoles, ces totems, ces calligraphies cryptées sont composés de vieux tuyaux, de hachoirs à viande rouillés, de cloches et de fers à repasser. Ce que l'anthropocène a fait de nous?

Des œuvres pour les archéologues du futur

Malgré les ratés de Lyon, cette poétique de la relation se donne cependant remarquablement à lire dans la composition de la halle 2 des usines Fagor. D'un côté, les images de cristaux liquides en décomposition et recombinaison de Gustav Metzger, apôtre seventies de l'art autodestructeur. De l'autre, l'envol rêveur d'Abraham Poincheval, marcheur enchanteur sur une mer de nuages. Au centre de cette



À Lyon

À DROITE
Malin Bülow
Elastic Bonding, 2019

Ils et elles dansent tels des spectres, accrochés au toit de l'usine dont ils ne peuvent s'échapper... Cette performance a lieu tous les week-ends.

CI-DESSOUS
Daniel Dewar & Grégory Gicquel
Mammalian Fantasies, 2017-2019
 Taillées dans le bois, les créatures hybrides du duo ont beaucoup, beaucoup de place au MAC Lyon. Beaucoup trop!



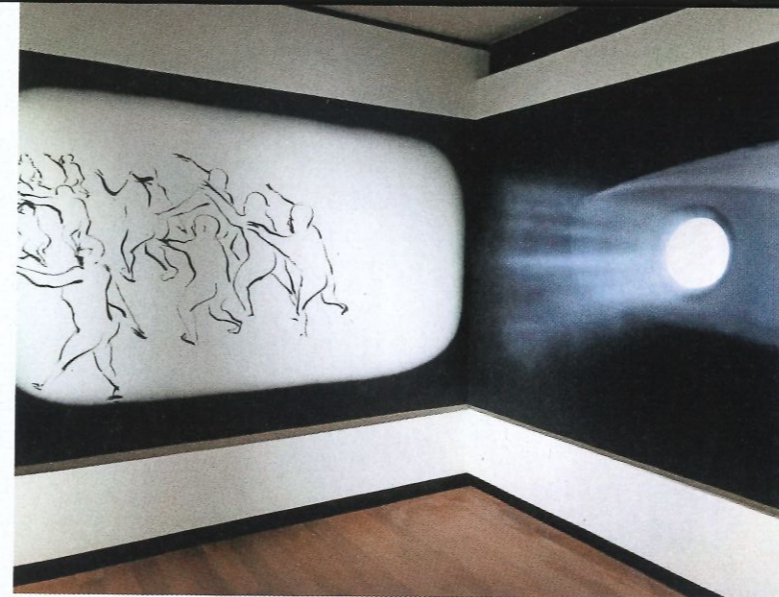
capitale Rhône-Alpes, c'est la fondation Total qui a versé son obole. «Ils ont financé notamment tout le programme de production, en collaboration avec les écoles et les associations d'insertion, précise Isabelle Bertolotti. Grâce à l'investissement du monde économique, la forte augmentation de notre budget, passé de 8 à 10 millions, nous a permis de produire toutes les œuvres.» Au MAC Lyon, le street artist Aguirre Schwarz (dit aussi Zevs) joue d'ailleurs de la problématique, en faisant dégouliner les logos des sponsors et partenaires dans une vidéo.

Quid d'Istanbul? L'entreprise turque Koç, enrichie notamment grâce à l'exploitation du pétrole et du gaz, est le mécène historique de la biennale et le sera jusqu'en 2026 au moins. Nicolas Bourriaud est conscient du dilemme mais il se dit «pragmatique : il faut bien prendre l'argent là où il est». Le PDG de Koç se défend : «Le développement ne doit pas être purement économique. La littérature et l'art sont pour nous des priorités, dans une quête d'harmonie.

Les artistes peuvent représenter notre immense impact sur la planète et nous aider à prendre conscience de l'urgence de la situation, en nous incitant à créer un futur meilleur.» Un joli sens du *greenwashing*. Mais tout n'est pas noir ou blanc. Difficile d'être trop regardant sur l'éthique quand on voit combien ces dynasties industrielles sont essentielles à la création en Turquie. Et se mettent en danger pour elle. Ainsi de l'homme d'affaires Osman Kavala, fidèle défenseur des arts. Il est en prison depuis deux ans, accusé d'avoir financé des manifestations antigouvernementales. Par deux reprises, lors de la semaine d'ouverture de la biennale, les artistes ont manifesté en clamant son nom. Rien que pour cela, ils risquaient eux aussi la détention. ■



À VOIR
15^e biennale d'art contemporain de Lyon
 jusqu'au 5 janvier
biennaledelyon.com
16^e biennale d'Istanbul
 jusqu'au
 10 novembre
biena.iksv.org/en



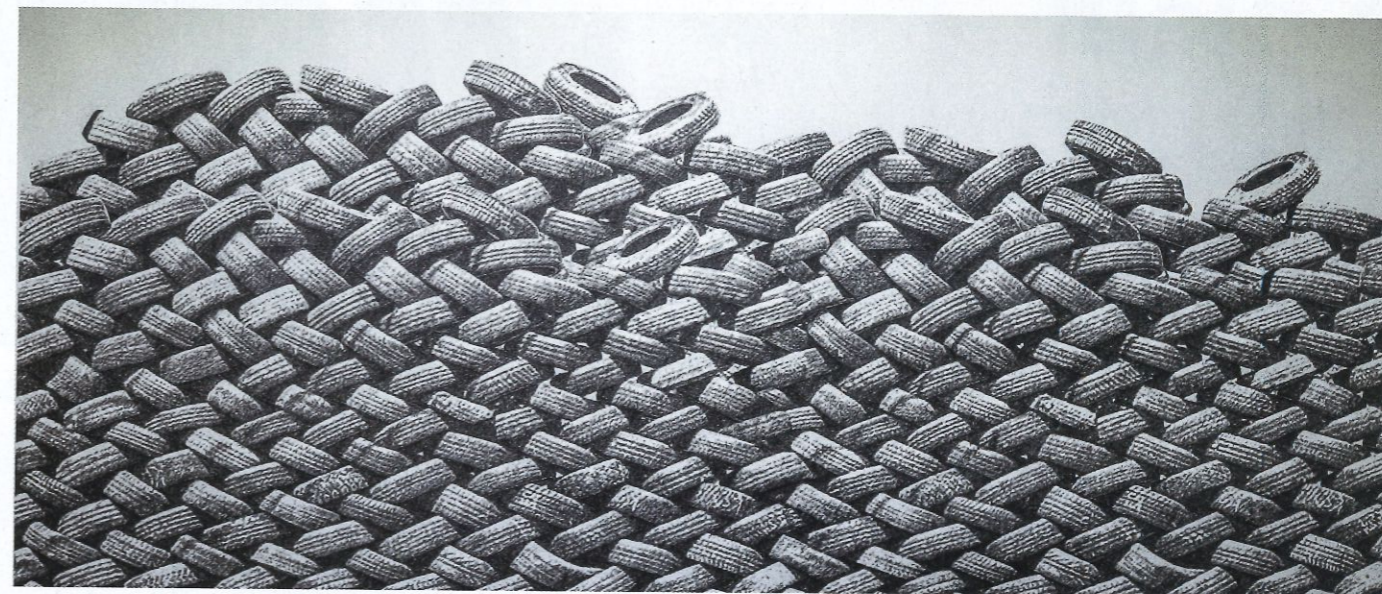
À Istanbul

CI-CONTRE
Tala Madani
Corner Projection (Crowd Running), 2019

Une interprétation contemporaine du mythe de la caverne? Dans cette peinture en angle, les hommes semblent en tout cas en proie aux illusions, perdus dans une fuite en avant.

CI-DESSOUS
Deniz Aktaş
Ruins of Hope 1, 2019

Comment transformer une décharge de pneus en horizon à la Caspar David Friedrich? L'artiste turc a usé son Bic pour dresser le sordide constat de notre paysage contemporain.



ET AUSSI

Une première biennale 100 % féminine à Rabat

Se frayer une place dans un écosystème artistique saturé de biennales? La capitale marocaine a osé le défi. Après avoir achevé, en 2018, l'ambitieux chantier de son infrastructure culturelle, Rabat a inauguré, le 24 septembre, sa première biennale. Intitulée «Un instant avant le monde» – clin d'œil à la zone d'ombre précédant l'acte de création –, la manifestation fait se télescoper plusieurs axes de réflexion : parmi eux, la condition de la femme. Car le commissaire général, Abdelkader Damani (directeur du Frac Centre-Val de Loire), a préparé un programme 100 % féminin. Un choix fort à l'heure où la journaliste Hajar Raissouni a été condamnée, le 1^{er} octobre, à un an de prison ferme pour avortement illégal, et qu'il rattache à une dette de longue date : rendre aux femmes la visibilité dont l'histoire de l'art les a longtemps privées. À travers une diversité de disciplines (cinéma, performance, arts visuels, littérature), 63 créatrices y abordent l'ambiguïté du corps, à la fois source de plaisir (Amina Benbouchta) et réceptacle de violences (Amy Sow), mais aussi des questions périphériques à la féminité : la migration (Mona Hatoum), l'écologie (María Mallo) ou les actes de révolte (Ghada Amer). Souhaitant dépasser l'image d'une «biennale du monde arabe», vectrice de clichés, Damani a toutefois subtilement

ancré la manifestation dans l'histoire du pays. En donnant la parole à ses artistes, d'abord, mais aussi en imaginant le parcours par rapport à la colorimétrie de la ville (ses tonalités bleues, blanches, marron) et les nombreux joyaux de son héritage, qui lui ont valu d'être classée patrimoine mondial de l'Unesco en 2012. **Alison Moss**

<http://biennalerabat.com>



Maria Karim *Mira Evaporated in 1945, 2019*